

Piégée

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Filet – Reykjavík noir – La trilogie, T. 2

La Cage – Reykjavík noir – La trilogie, T. 3

Lilja Sigurdardóttir

Piégée

Reykjavík noir
La trilogie, T. 1

*Traduit de l'islandais
par Jean-Christophe Salaün*



Titre original : *Gildran*

© Lilja Sigurdardóttir, 2015

Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is

© Éditions Métailié, Paris, 2017, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0357-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

NOVEMBRE – DÉCEMBRE 2010

Il ne restait plus une goutte de café dans le gobelet. Appuyée à la table haute, Sonja feignait d'en siroter le contenu par le trou du couvercle en plastique, scrutant la file d'attente du comptoir d'enregistrement. L'aéroport de Copenhague était calme à cette heure tardive, seule une poignée d'avions n'avaient pas encore décollé. Sous ses yeux trônait un catalogue Samsonite, dont elle feuilletait les pages de temps à autre, bien que ce fût parfaitement inutile. Elle le connaissait sur le bout des doigts, se rappelait distinctement les images qu'elle avait annotées lors de son dernier passage par ce terminal. Le prochain vol pour l'Islande n'était pas avant deux bonnes heures, mais déjà Sonja se préparait à utiliser plutôt sa réservation du lendemain matin. Son plan de secours. Il fallait toujours prévoir un plan de secours. Qu'elle prenne l'avion du soir ou celui du matin lui importait peu, les préparatifs demeuraient les mêmes. Elle avait souvent repoussé son départ, voire annulé son vol et changé de route lorsqu'un imprévu se

présentait ou qu'elle avait un mauvais pressentiment. Personne ne l'attendait à la maison, et elle était habituée aux hôtels d'aéroport.

C'est au moment où elle s'apprêtait à mettre le plan B à exécution qu'elle aperçut la femme entrant dans le terminal, d'abord d'un pas pressé avant de ralentir lorsqu'elle remarqua la longue file d'attente. Sonja crut presque l'entendre soupirer de soulagement. Elle était parfaite. Grande et blonde, comme beaucoup d'Islandais. Lorsque Sonja prit place derrière elle, son estomac se noua. Cette pauvre inconnue ne lui avait rien fait et, en d'autres circonstances, elles auraient probablement même bavardé ensemble de la pluie et du beau temps en attendant leur tour. Enfin, l'heure n'était pas à la culpabilité. La femme collait au plan. Ou, du moins, sa valise – une Samsonite Titanium d'hôtesse de l'air, couleur argent. Elle portait à l'épaule un sac plus petit, ce qui signifiait sans doute qu'elle comptait enregistrer la Samsonite. L'intérêt des Islandais pour la mode, y compris dans le domaine du bagage, était une véritable bénédiction.

La file avançait doucement. Sonja continuait d'observer l'inconnue tandis que les haut-parleurs rappelaient aux voyageurs de ne pas laisser leurs valises sans surveillance. La femme semblait avoir la tête ailleurs et, soit qu'elle n'eût pas entendu l'annonce, soit qu'elle ne se sentît pas directement concernée, elle ne jeta pas un regard à sa valise comme l'avaient inconsciemment fait la plupart des passagers. Sa décontraction était de bon augure. Cela faciliterait les choses.

Sonja sourit intérieurement lorsqu'une famille avec des enfants apparut derrière elle. Comme un don du ciel.

— Je vous en prie, dit-elle. Passez devant.

— Vraiment ? fit le père qui avait déjà avancé la poussette du plus jeune de sa progéniture.

— Bien sûr. Vous avez des enfants, répondit Sonja d'un ton amical. Quel âge ont-ils ?

— Deux et sept ans.

L'homme arborait le sourire typique d'un père lorsqu'il parle de ses enfants, le genre de sourire que Sonja avait souvent tenté de décrypter, concluant presque systématiquement qu'il dissimulait tout simplement de la fierté. Elle se demanda si Adam souriait encore ainsi

lorsqu'il parlait de Tómas. Depuis deux ans, elle ne voyait son ex-mari qu'à distance. Leurs échanges consistaient exclusivement en textos au sujet de l'heure à laquelle l'un ou l'autre viendrait chercher ou déposer leur fils. Devant elle, la famille bataillait avec bagages et enfants à chaque fois que la file avançait de quelques centimètres, et Sonja eut soudain la sensation que des décennies entières étaient passées depuis son dernier voyage à l'étranger avec Adam et le petit Tómas. Ils s'étaient si souvent inquiétés pour des broutilles, ignorant à quel point ils étaient chanceux. Les détails qui leur avaient causé tant de souci semblaient insignifiants à présent. Depuis que Sonja était prise au piège. Songer au passé lui apportait encore son lot de douleur, et la simple vue d'un enfant la bouleversait sans qu'elle puisse y faire quoi que ce soit. L'aîné de la fratrie devant elle avait sept ans, mais il devait être aussi grand que Tómas. Du moins, la dernière fois qu'elle l'avait vu. Il avait sûrement encore grandi. Il semblait gagner en taille chaque semaine.

L'inconnue à la Samsonite était arrivée au comptoir. La présence de la famille permit à

Sonja de l'observer depuis la file d'attente et de s'assurer qu'elle mettait bien sa valise en soute. Le bagage fut emporté par le tapis roulant et ce fut bientôt son tour à elle. Son cœur s'emballa. Au début, elle avait culpabilisé de la tension enivrante qui s'emparait d'elle dans ces moments-là, puis elle avait finalement pris conscience du fait qu'elle n'aurait jamais pu agir sans cette excitation. Les grands angoissés attiraient toujours l'attention sur eux, avec leurs gestes imprécis et leur regard fuyant. Les autres, ceux qui duraient, étaient comme Sonja : sereins, un physique passe-partout, dotés d'un seuil de résistance au stress particulièrement haut. Se montrer malin et prudent ne gâchait rien non plus. Surtout prudent.

— Aucun bagage ? demanda l'hôtesse.

Sonja fit non de la tête, un sourire aux lèvres. Elle tendit son passeport à la femme et, lorsqu'elle le récupéra, accompagné de sa carte d'embarquement, elle entendit son propre cœur battre comme un tambour contre ses tympan.

Tómas plia deux tee-shirts qu'il disposa dans son sac. Il décida d'emporter également le pull orange que maman lui avait offert. Une couleur de fille, disait papa, mais Tómas et sa mère n'étaient pas d'accord – c'était la couleur du maillot de l'équipe de football des Pays-Bas. Papa n'y connaissait rien en foot. Il n'en avait que pour le golf. À vrai dire, ce n'était pas plus mal, car lors des premières semaines suivant le divorce, après que maman avait déménagé à Reykjavík, c'était papa qui l'accompagnait aux entraînements et, depuis la touche, il passait son temps à lui hurler des commentaires humiliants, à lui ordonner d'attaquer ce joueur-ci ou ce joueur-là, à crier qu'il tirait comme une mauviette et courait comme une fillette. Tómas préférait s'y rendre seul. Lors des matchs, il lui arrivait d'apercevoir maman dans les gradins qui lui faisait un signe de la main, le pouce levé. À son sourire, il comprenait qu'elle était fière de lui, qu'elle prenait plaisir à le voir se démener sur le terrain même s'il ne marquait jamais de

but. Il espérait qu'un jour papa l'autoriserait à venir assister à ces rencontres, qu'elle n'aurait plus à se faufiler parmi les spectateurs pour regarder son fils jouer de loin. Elle pourrait alors rejoindre les autres mamans, avec un panier à pique-nique, et venir l'embrasser à la mi-temps.

Tómas enfonça sa boîte de Yahtzee dans le sac. Le mois dernier, il avait proposé à maman d'en faire une partie, mais celle-ci avait rétorqué la mine désolée qu'elle n'avait pas de dés. Il laisserait le jeu chez elle, cette fois. Personne ne jouait au Yahtzee ici, de toute façon.

— Tu prépares déjà tes affaires ?

Papa avait la voix pleine de ressentiment, comme toujours lorsqu'on abordait le sujet de maman et de ses week-ends.

— Oui, je voulais juste éviter de faire ça à la dernière minute, répondit Tómas en fermant le sac afin qu'il ne voie ni les dés ni le pull orange.

Lorsqu'il se mêlait de ses bagages, papa n'en faisait qu'à sa tête. Tómas préférait s'y prendre tout seul, bien en avance. Ainsi, quand maman venait le chercher, il pouvait aussitôt s'écrier « j'y vais ! » avant d'embrasser rapidement son père et de sauter dans la voiture.

Au contrôle de sûreté, Sonja retira sa ceinture, l'enroula et la déposa dans un bac avec son manteau et ses chaussures. C'était le dernier objet métallique qu'elle portait sur elle. Elle avait glissé ses boucles d'oreilles et ses bagues dans la poche de son manteau ; elle savait que c'était inutile, mais elle ne voulait pas risquer une fouille au corps, même si le paquet était bien dissimulé entre ses cuisses, comme une serviette hygiénique. On n'est jamais trop prudent. Elle retint sa respiration en passant le portique puis, adressant un bref sourire aux agents, elle récupéra son sac sur le tapis roulant. À l'intérieur, rien de suspect : son portefeuille, son passeport, la carte d'embarquement, un baume pour les lèvres, un poudrier, sa brosse, un paquet de chewing-gums ouvert, un livre de poche usé dont elle avait corné la dernière page qu'elle avait lue, et bien entendu le catalogue Samsonite.

Sonja regarda la famille qui l'avait précédée disparaître dans les limbes du duty free et, d'un

pas rapide, bifurqua dans la direction opposée vers le magasin de valises. La galerie marchande était quasiment déserte ; une soudaine angoisse s'empara d'elle lorsqu'elle constata le nombre de boutiques fermées. Les commerces des aéroports avaient ceci de particulier qu'ils ouvraient selon la fréquentation des lieux. Or, à présent que le plan A était en marche, impossible de faire machine arrière. Il fallait impérativement que tout se déroule comme prévu. Sonja accéléra le pas, autant que le paquet entre ses jambes le lui permettait, et elle soupira de soulagement en apercevant la devanture éclairée du magasin de valises. Une vague de bonheur, d'euphorie même, parcourut son corps. Elle salua la vendeuse pendant que ses yeux balayaient nerveusement les rayons. Voilà, elle était là, dans un coin sur l'étagère du bas – la valise d'hôtesse de l'air Samsonite Titanium. Sonja s'en empara, refusant catégoriquement lorsque la vendeuse lui proposa le dernier modèle de la marque pour un meilleur prix. C'était celle-ci ou rien.

Elle fila aux toilettes et s'enferma dans le cabinet le plus spacieux, réservé aux femmes